

LAURA  
TROMPETTE

# HELLO

*roman*



100 000 LECTEURS  
DÉJÀ CONQUIS SUR WATTPAD

Pygmalion }



*En quête de reconstruction,  
elle est confrontée à la folie,  
l'imposture et l'obsession.*

# HELLO

*« Mes mains tremblent sur le clavier. Ma mâchoire se serre. Mon nez ne prend plus d'air. Ma tête implose, en quelques secondes. Les mots frappent mes yeux et mon cœur par ricochet. À cet instant, je voudrais revenir en arrière. »*

Auteur à succès, Emma L. Coste est publiée aux États-Unis pour la première fois et s'envole vers New-York. Là-bas, au détour d'une soirée banale, elle croise par hasard l'homme avec qui elle a partagé une partie de sa vie. La plaie est encore trop vive... Pourtant, cette collision n'est rien à côté des événements étranges qui commencent alors à se produire.

D'une valise disparue aux lettres anonymes qui ne tardent pas de l'inquiéter, Emma saura-t-elle se défaire de l'étau qui se resserre autour d'elle ?

Née en 1987, **LAURA TROMPETTE** écrit depuis son enfance et cumule actuellement près de 200000 lectures sur Wattpad. Elle est également l'auteur de *Ladies' Taste*, *Ladies' Secret* (Hugo et Cie), de *Si on nous l'avait dit* (Lattès) et de *C'est toi le chat* (Pygmalion). Elle est aussi la créatrice du roman *Asphyxie* (Pygmalion).



Hello

DU MÊME AUTEUR

*Ladies' Taste* (Hugo Roman, 2015)

*Ladies' Secret* (Hugo Roman, 2015)

*Si on nous l'avait dit* (JC Lattès, Collection &moi, 2016)

*C'est toi le chat* (Best-seller de l'été 2017 avec *Télé Star* – Pygmalion, 2017)

*Asphyxie* – par Emma L. Coste, personnage principal de *Hello* (Pygmalion, 2018)

Laura Trompette

# Hello

Roman

Pygmalion 

Pour plus d'informations sur nos parutions, suivez-nous sur  
Facebook, Instagram et Twitter.

<https://www.editions-pygmalion.fr/>

Retrouvez l'actualité de l'auteur sur  
<https://www.facebook.com/lauratrompettebooks/>

© 2018, Pygmalion, département de Flammarion.

ISBN : 978-2-7564-2176-6

« Avec le temps...  
Avec le temps va tout s'en va  
On oublie le visage et l'on oublie la voix  
Le cœur quand ça bat plus c'est pas la peine d'aller  
Chercher plus loin faut laisser faire et c'est très bien  
Avec le temps...  
[...]  
Avec le temps...  
Avec le temps va tout s'en va  
Et l'on se sent blanchi comme un cheval fourbu  
Et l'on se sent glacé dans un lit de hasard  
Et l'on se sent tout seul peut-être mais peinarde  
Et l'on se sent floué par les années perdues  
Alors vraiment  
Avec le temps... on n'aime plus. »  
Léo Ferré





*À tous les cœurs déchirés en quête d'apaisement.  
Le temps panse toutes les plaies.  
Il faut juste supporter le rythme lent des aiguilles  
infernales.  
À Voldemort.*



## Playlist – Sommaire

Prologue – « With Or Without You » – U2..	13
« Hello » – Adele.....	31
« Love Is A Losing Game » – Amy Winehouse	43
« Stronger » (What Doesn't Kill You) – Kelly Clarkson.....	55
« Just Like A Pill » – Pink.....	67
« Let It Be » – The Beatles.....	81
« Roar » – Katy Perry .....	95
« Still Loving You » – Scorpions.....	107
« Black Horse And The Cherry Tree » – KT Tunstall .....	123
« Girl On Fire » – Alicia Keys .....	135
« Nothing Else Matters » – Metallica.....	147
« Sexual Healing » – Ben Harper .....	159
« Clown » – Emili Sandé.....	175
« The Sound Of Silence » – Simon & Garfunkel	189
« Chandelier » – Sia.....	201
« Let It Go » – James Bay.....	209
« Fuck You » – Lily Allen.....	223
« Wind Beneath My Wings » – Lara Fabian..	237

« Who You Are » – Jessie J .....	251
« Feeling Good » – Nina Simone .....	265
« Ain't No Mountain High Enough » – Marvin Gaye et Tammi Terrell .....	275
« Eye Of The Tiger » – Survivor.....	287
« At Last » – Etta James.....	297
« Locked Out Of Heaven » – Bruno Mars ...	307
« Drunk In Love » – Beyonce.....	317
« Hey Now » – London Grammar.....	329
« The Scientist » – Coldplay .....	351
« Yesterday » – The Beatles .....	357
« Somebody That I Used To Know » – Gotye	367
« Love Me Like You Do » – Ellie Goulding ..	379
« Titanium » – Sia .....	395
« Thinking Out Loud » – Ed Sheeran .....	409



## Prologue

### With Or Without You

*25 septembre 2015, 00 h 15*

Mes mains tremblent sur le clavier. Ma mâchoire se serre. Mon nez ne prend plus d'air. Ma tête implose, en quelques secondes. Les mots me frappent les yeux et le cœur par ricochet. À cet instant, je voudrais revenir en arrière. Revenir à 00 h 02, à mon épisode de *The Good Wife* et quitter la boîte mail de mon amoureux. Boîte mail que j'ai, pour une fois, ouverte par le plus grand des hasards en cliquant sur le mauvais onglet. Boîte mail dont j'ai les accès depuis longtemps et qui n'avait vraisemblablement rien à m'apprendre. Pourtant, ce soir, alors que j'utilisais l'ordinateur de Dorian – pour son écran plus grand que le mien –, j'ai ripé. Un acte manqué ? Pourquoi n'ai-je pas refermé immédiatement la fenêtre ? Parce que l'échange corsé entre mon homme et son futur ex-patron – à base de « qui

a la plus grosse ? » – m’a interpellée ? Oui. Et parce que, sous cette conversation sans gravité, j’ai vu le titre d’un autre envoi, en provenance de son téléphone pro. Alors j’ai fait glisser ma souris, par curiosité. Pourquoi s’est-il donc envoyé un message de son portable sur sa boîte mail ? Et là, j’ai découvert un selfie-beau-gosse. Le genre de photo que l’on prend pour un site de rencontres ou pour sa nana.

Sauf qu’*a priori*, il n’est pas sur le marché et que, moi, je ne l’ai jamais reçue, celle-ci.

Mon poulx s’est instinctivement emballé, à la recherche d’une explication, dans les mails suivants. Et, comme l’indiscrétion est rarement récompensée, je me suis pris l’équivalent d’un pied de table basse dans l’orteil. Le truc qui irradie. Une conversation issue d’un autre compte et transférée sur ce Gmail. secret82@netcourrier.com parle visiblement avec secret87@gmx.fr.

Je ne peux plus reculer. C’est trop tard. J’ai la gueule dedans. Je fais donc face à ce dialogue, avec le sentiment que rien ne sera plus jamais comme avant. Ce n’est pas possible. Pas possible. Je répète cette phrase à haute voix, comme pour implorer quelqu’un de me répondre. Mais l’appartement est vide, Berlioz dort dans son panier, et l’écho du silence me tétanise.

« Ma chérie, tout a l’air de très bien fonctionner, comme ce qui se passe entre nous :) Je suis impatient de te lire et de partager avec toi ce week-end aussi. Love, D »

C'est moi, « chérie ». Il m'appelle comme ça tous les jours. Je ne comprends rien. Pourquoi il y a un « D » comme Dorian, à la fin du mail ? C'est quoi cette histoire de week-end ? C'est quoi ce « Love » ? *WTF?*

Je me mords l'intérieur des joues, presque jusqu'au sang ; comme pour contrebalancer la douleur. Je glisse contre mon oreiller, mes larmes s'échappent sans que j'aie le temps d'y penser. J'ai chaud, j'ai froid, je sens mon dos se raidir et se nouer en profondeur. Que se passe-t-il ? Pourquoi l'homme avec qui je partage ma vie depuis plus de six ans écrit-il des messages à quelqu'un d'autre ? Qui est secret87 ? Ce n'est pas possible.

« Ma Beauté, voilà mon inconscient qui me réveille en pleine nuit pour pouvoir t' écrire avant que tu ne partes. Ça va être trop dur de ne pas t' entendre pendant ces deux jours. Tu me manques déjà tellement, je pense à toi, tout le temps... Je respire toi et je vais me rendormir... avec toi ! Je t' embrasse, langoureusement, fort, tendrement. Love, M »

M ? Quelle est la pute qui appelle Dorian « ma beauté » ? Putain, c'est quoi ce bordel ? Je suis en train de faire un cauchemar... Jamais il ne parlerait comme ça à une autre femme. Ce n'est pas lui. Certes, sous nos airs de couple parfait, on a des hauts et des bas, comme tout le monde. Il a des démons, des problèmes de libido et une âme de séducteur

indécrottable, mais il n'a aimé que moi. Il me l'a dit. Me l'a juré sur ce qu'il avait de plus cher. Maintes fois, mais surtout quand je lui ai pardonné son plus gros écart il y a deux ans. Ce jour où j'ai appris qu'il avait trempé son pinceau ailleurs. Et où il m'a suppliée de lui accorder une deuxième chance, parce que ces quinze minutes de sexe n'étaient rien à côté de tout ce que, nous, on était.

Je me fissure. Littéralement. Mais je ne peux plus m'arrêter de lire. Je cherche le poisson d'avril, la césure, le détail qui va me dire que tout cela n'est pas vrai. J'ouvre l'interface de NetCourrier et, après trois tentatives, je trouve le mot de passe. Je le connais par cœur, mon mec. Enfin, je croyais le connaître.

Chaque ligne est un coup de poignard. Ça parle de sexe, de sentiment, de passion, de playlist, de retrouvailles, de secret, de manque et d'orgasme.

J'étouffe. Recroquevillée, exsangue, le corps en déliquescence et le cœur sectionné, je sens le sol qui s'écroule sous mes pieds. Ça me brûle. Les phrases que je lis et qui me tirent de violents sanglots me renvoient à nos débuts. Par extension, je repense à toutes nos années. À nos souvenirs, à nos projets d'avenir et aux promesses qui étaient censées lier nos vies jusqu'au cimetière. Je pense à Victoria, notre future fille, ou à Léo notre futur garçon. À ce nid que l'on s'est construit. À notre escapade d'il y a deux semaines. À la valise que je lui ai préparée avant-hier pour son voyage en Allemagne. Aux médicaments que je lui ai achetés pour son début d'angine.



Où est-il vraiment ? Avec qui ?

Je me lève d'un bond et fais les cent pas sur le parquet de l'appartement, en fumant. La crise d'angoisse passe des larmes aux hurlements. Il est 00 h 30 et ma vie vient de s'effondrer. Je l'appelle, je lui envoie des SMS, mais il ne répond pas.

Je regarde mon chien, oreilles dressées, qui s'interroge sur ce mouvement nocturne inhabituel. J'essaie de lui parler mais je n'y arrive pas.

Que faire ?

Je l'aime, bon sang. Avec sa montagne de défauts, son côté Pinocchio et ses errances. Je l'ai choisi. J'ai toujours assumé ce choix parce qu'il est né d'un émoi intense. On a décidé, un jour, d'unir nos existences. Sans bout de papier officiel, sans cérémonie. Juste parce qu'on avait appris l'amour ensemble. Et voilà qu'aujourd'hui, il m'apprend l'horreur.

Je n'ai pas de mots. C'est un champ de bataille entre mes tempes. Une explosion. J'appelle ma meilleure amie mais elle ne répond pas. Évidemment, à cette heure-ci, elle doit dormir. J'essaie ma sœur. Ça sonne dans le vide. Putain, mais quelqu'un doit m'aider. M'écouter. Ne me laissez pas. Je vais mourir. Mourir de douleur. Je sais que c'est terminé ce soir. Qu'il n'y a pas de retour en arrière. Pas de bouton pour rembobiner.

Mais ce n'est pas possible. Il faut trouver ce bouton.

Parce que j'ai mis ma vie dans la sienne, qu'il a mis sa vie dans la mienne. Notre appartement, nos

projets, nos rituels, les plats qu'on aime manger ensemble, nos petites habitudes, nos fous rires, sa bouille du matin, notre complicité légendaire... Ça ne peut pas être terminé. C'est inconcevable. L'idée me déchire. Physiquement.

Comment a-t-il pu laisser quelqu'un entrer à l'intérieur de lui ? Craquer notre bulle. Atteindre sa tête en passant par sa queue. J'aurais dû le savoir. *Un homme qui trompe une fois, trompera encore, Emma.*

Oui, mais il m'aime. Il m'a embrassée en partant. Il a fait nos gestes de protection. Il avait l'air normal. L'air de mon homme. Malade, ronchon, stressé, mais certainement pas ailleurs, fuyant, infidèle.

Je finis par retourner devant l'ordinateur. Il faut que je vienne à bout de ces mails. Que j'aie une vision globale. Tant pis si j'en crève. Je me sens déjà suspendue au-dessus de l'enfer.

Je m'essuie les yeux pour pouvoir lire à travers. Mon corps ne répond plus. J'ai tellement mal. Et là, plus de table basse contre l'orteil, mais du verre pilé tassé dans ma gorge. Une pilule que je n'avalerai jamais. Il n'est pas en Allemagne. Il est dans un hôtel, en banlieue parisienne. Avec M. M comme Margaux. Cette fille du boulot dont je n'ai entendu que des banalités. Plutôt bosseuse, agréable, pas moche mais pas très classe, sans plus. La fille casée, avec un mec. La fille qui se tape mon amoureux. La pute. Je vais l'égorger.

C'est surréaliste. Comment peut-il me faire ça ? Nous faire ça ? On est un tout. Un roc. Il fait partie de mes fondations. Et d'un coup, je me sens bancale. L'idée qu'il se roule dans d'autres draps à quelques kilomètres est insoutenable.

Je rappelle ma sœur. En vain. Mes amies proches. Aucune voix au bout du fil, juste des répondeurs. Je me laisse tomber sur le parquet en allumant une énième cigarette. La douleur me détruit de l'intérieur. On avait la vie devant nous. Et soudain, il m'a arraché demain.

Tant pis, je n'ai pas le choix. Je clique sur le numéro de ma mère, même si je suis consciente qu'en faisant ça, il n'y aura définitivement pas de machine à remonter le temps. Parce que lui dire à elle, c'est officialiser le début de la fin.

Trois heures plus tard, je ne suis pas à court de larmes. Avoir entendu ma maman pleurer par empathie au téléphone a amplifié mon chagrin. Alors j'ai pris deux Lexomil pour essayer de fermer les yeux, mais ils restent grands ouverts. Fixés sur le plafond. Aucun intérêt. Mon cœur ne bat pas vraiment moins vite. J'oscille entre la colère extrême et la peine profonde. Je n'ai jamais été aussi triste. Je me souviens du jour où l'on s'est rencontrés, de Noël chez ses parents, des vacances chez les miens au bord de l'eau, en Italie. De notre première séance de cinéma, de notre premier jour de l'an. Nos six années viennent me claquer la

tronche par vagues salées. Et j'ai mal comme si on m'avait amputée d'un membre, à vif, sans prévenir.

Je ressors du lit.

Ce qu'il y a de pire que de ne pas dormir à quatre heures du matin, c'est de ne pas dormir en étant allongée avec deux anxiolytiques dans le ventre. Il faut que je fasse quelque chose. Il faut que je lui parle. Il va m'expliquer. S'excuser. Me dire que je suis la femme de sa vie. Qu'il m'aime plus que tout. Et même si ça ne changera rien, ça me fera forcément du bien d'être rassurée sur ce point. Sur le fait que les mots pour cette Margaux n'étaient que des promesses en l'air, du jeu sexuel, du vent. Mais il ne répond pas à mes SMS, ni à mes coups de fil. Il doit en écraser tranquillement, pendant que je souffre le martyre.

Je cherche une solution. Ma mère me rappelle, elle veut savoir si je tiens. Elle ne dort pas non plus. Je lui dis que je vais téléphoner à l'hôtel. Me faire passer pour une parente de cette pétasse, puisque la chambre est à son nom. Et je m'exécute. Une voix endormie prononce un « allô » dans le combiné, je demande directement à parler à Dorian. Mais personne sur cette Terre ne peut savoir qu'ils sont là. Donc, après un blanc de quelques secondes qui permet à l'information de percuter ses deux neurones, elle raccroche. Elle ose me raccrocher au nez.

La rage reprend progressivement le dessus sur l'affliction. Je tape un nouveau message pour Dorian.

« C'est simple : soit tu décroches, soit j'arrive. »

Réponse :

« Je te tel dans 5 minutes. »

Cinq minutes ? Il se fout de moi ? Le temps de lui en remettre un coup ? De l'embrasser ? De la rassurer ? De lui expliquer ? Il ne lui doit rien à cette fille. Ce n'est pas elle qui partage le meilleur et le pire depuis des années. Elle n'est personne. Je ne connais même pas son visage.

\*

« Ah ben, t'as fouillé, t'as trouvé ! Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Fallait pas chercher la merde encore... »

« Tu sais bien qu'on ne s'aime plus comme avant. »

« Tu mérites d'être heureuse, même si moi je serai sûrement malheureux. »

« Avec Margaux, on se ressemble. Toi, tu es différente. »

« Je rentrerai vers 12 heures. »

« Je peux aller chez une amie pendant que tu feras tes affaires. »

Aucun mot d'excuse. Aucune preuve d'amour. Juste l'ego mal placé, les réflexes d'autodéfense et le discours de quelqu'un dont on aurait lavé le cerveau.

Je m'écroule. Je n'ai plus envie de le massacrer. J'ai envie de le prendre dans mes bras. De le respirer. De le serrer très fort. De revenir à hier. Encore hier. D'être son hirondelle. De l'entendre me parler de notre futur appartement avec une pièce de plus. De le voir lire mes livres. De l'écouter ronchonner sur mes cheveux qui traînent partout. De réserver notre prochain voyage. De sentir le parfum dans son cou. De m'accrocher à ses fesses. De passer mon index sur mes trois endroits préférés (le creux de son épaule, son oreille et le bas de son ventre, juste au-dessus de la cuisse).

J'ai envie de nous. Ça ne peut pas se terminer ainsi. Ça n'a pas de sens. Alors j'attends qu'il rentre. Je ne bouge plus et j'attends.

Je pense à tous ces gens qu'il va falloir prévenir. Ma famille au complet, la sienne. Nos amis, communs ou pas. Mon réseau professionnel proche. Les voisins, le gardien, les propriétaires. Tous ces gens à qui il faudra aussi dire au revoir. Sa mère, que j'aime tellement.

L'appartement qu'il va falloir quitter. Pour aller où ?

Les six ans et des brouettes qu'il faudra tasser dans des cartons trop étroits.

Non, c'est impossible. J'attends. Il y a une solution que je ne vois pas. Je vais lui faire peur. Lui dire que je pars vraiment. Et il va me retenir. On trouvera un pansement très grand. On ne peut pas faire autrement. Il faut réparer ce qui se casse. Mais tout jeter, c'est au-dessus de mes forces. Je ne peux pas vivre sans lui.

Mais est-ce que je peux sérieusement encore vivre avec lui ?

Laissez-moi dormir. Laissez-moi oublier. Je veux me réveiller et que tout cela n'ait jamais existé.

## 8 h 35

Je suis raide comme un cadavre, sur la couette, près de mon petit chien Berlioz. J'entends la clef dans la serrure. Mon cœur martèle ma poitrine. Il a donc tranché entre « je rentre vers midi » et mon « tu rentres tout de suite » plein de larmes. Il retire ses chaussures (pour une fois), dépose sa valise en haut des escaliers. J'attends qu'il vienne dans la chambre. Mais il ne vient pas. Je cherche ma position. Mes mots. Ou le silence auquel m'accrocher. J'ai répété au téléphone à 7 heures, avec ma meilleure amie Estelle que j'ai enfin eue. Être sobre, factuelle, décidée.

Je me demande combien de minutes il lui faut pour réaliser que je ne suis ni dans la cuisine, ni

dans le salon, ni dans le dressing ou la salle de bains. Dans les toilettes ? Franchement.

Je crois mourir lorsque le bruit de la bouilloire qui chauffe me parvient aux oreilles. Il plaisante ? Il plaisante forcément. Comment pourrait-il oser se faire un thé, avant de se présenter devant moi ? Moi, sa femme, sa chérie. Celle avec qui il voulait un jour un enfant. Impossible. Ce doit être la bouilloire du voisin.

Le problème, c'est qu'on n'a jamais entendu les voisins.

Mais il y a un début à tout, non ?

Je regarde ma montre. Ça fait donc presque un quart d'heure qu'il gravite dans l'appartement, en évitant soigneusement la chambre. Pendant que je rajuste la position de mon leggings, de mon débardeur et de mes cheveux. Pendant que je prie pour fermer les yeux et que toute cette nuit disparaisse.

Il rentre dans la pièce. Muet, thé à la main.

Je suis à la fois bouleversée, excédée et décidée à ne pas jouer les pleureuses.

— T'as pris le temps de te faire un thé ? dis-je avec une voix d'outre-tombe, cassée, qui trahit les cris, le paquet de cigarettes de la nuit et mon état.

— Oui, je suis malade...

Que dire ? Je reste interdite. Il ne s'approche pas. Ne s'excuse pas. Ne cherche pas le contact, ni visuel, ni physique. Il n'a aucune intention de me consoler, de se justifier ou d'inventer un énième mensonge,



plein d'espoir pour la suite. Même face à moi, alors qu'il est désormais palpable, je ne le reconnais pas.

Les minutes s'allongent, deviennent des heures, et je ne tire rien de lui. Des morceaux de phrases, sans envergure, dénués de sens.

Je le provoque en lui disant qu'il est tombé amoureux d'une autre, que c'est ainsi, que je ne peux pas lutter. Il répond qu'il ne l'aime pas. Que ça n'a rien à voir avec de l'amour. Qu'elle ne compte pas. Que les mots écrits n'ont pas d'importance. Que c'est juste nous qui n'allions plus. Et lui qui avait besoin de vivre autre chose. Une transition.

J'insiste en disant que j'appelle l'agence. Que l'on va tout diviser et quitter l'appartement.

Il se tait jusqu'à ce que j'évoque le préavis : « Ah non, pas de préavis, je reste ici. »

Bien sûr, c'est moi qui pars. Bien sûr, c'est lui qui a l'argent pour payer l'intégralité du loyer. Et puis, c'est pratique pour son travail, juste à côté. Quant à mon métier, je peux l'exercer n'importe où.

Il répond froidement. Il commente mes analyses logistiques. Sauf que moi, je ne suis pas sérieuse. J'ai envie de me rouler par terre, de lui dire qu'on surmontera tout ça. J'ai envie de hurler à la mort, de m'agripper à son corps. De le faire réagir en lui faisant croire que je ne veux plus jamais de lui. Mais il ne réagit pas. Et je suis prisonnière de ma posture.

Au fond, je sais que je dois le quitter. Mais, malgré la rage qui me tord le ventre, la tristesse de le

perdre prend largement le dessus. Je suis dévastée. J'ai mal comme si on me coupait en deux.

Et lui, il passe du lit au canapé, se tient la tête entre les mains, regarde le plafond, rebondit sur mes initiatives et mes évocations matérielles. Il ne demande pas pardon. Il parle d'argent. Il est déplacé, agressif, sur la défensive, comme un chien pris en train de manger le poulet rôti. Comme un homme pris en train de baiser une autre. Mais pas comme l'homme que je croyais connaître. L'homme qui disait m'aimer plus que tout.

Cinq heures plus tard, j'ai parlé à Estelle et à ma sœur sur WhatsApp toute la matinée. Elles m'ont fait tenir, quand le silence pesait trop lourd.

Il finit de faire sa valise pour partir chez son amie Élise. Pour me laisser l'appartement le temps de tout scinder, de vider les lieux de moi, de nous. J'ai dix jours, approximativement.

Puis, bagage refermé, il se redresse. Il plante ses yeux dans les miens. S'assied. Et se met à pleurer. Lui qui n'a jamais versé une larme, ni pour un enterrement, ni devant un film dramatique ou devant les images atroces dont regorgent les JT. Pour la première fois, il pleure, franchement. Il est enfin submergé. Probablement parce qu'il sait qu'il va s'échapper de notre nid et que, lorsqu'il repassera la porte, j'aurai disparu. « Nous » sera mort. Et « nous », c'était un peu son repère, son baromètre et son premier ancrage.

Je pleure aussi. Je lui donne des coups sur le torse, je demande pourquoi. Il dit que c'est mieux pour moi. Surtout pour moi. Parce que je suis droite et exigeante. Parce qu'il n'est pas pareil. Qu'il ment et qu'il ne peut plus supporter de me faire du mal. D'implorer mon pardon. Il veut nous rendre la liberté d'être différents et de l'assumer.

Je l'accompagne au parking. On ne parvient pas à se décoller. Il me dit qu'il va m'appeler. Qu'on va communiquer. Qu'on fait finalement juste un break. Je lui rétorque que ce n'est pas un break. Que c'est fini, même si je l'aimerai toujours. Il réplique qu'il ne le mérite pas. On met la main sur la vitre de la voiture, de chaque côté. On se regarde intensément tout en sachant que c'est trop tard, qu'on a échoué, qu'on n'a plus le choix. Mais comment peut-on se quitter quand il y a visiblement encore autant d'amour ?

Je n'en ai aucune idée. La voiture s'éloigne et je voudrais courir derrière. Je me raccroche à ses derniers mots. Pourtant, je devine déjà que cet obstacle-là, on ne le franchira pas.

*11 octobre 2015, 16 h 22*

J'ai tout trié, sans lui. Je me suis tapé le sale boulot. J'ai aussi cherché sur Internet le visage de l'autre, de M, et évidemment j'ai trouvé. Il hante

mes nuits. Je n'ai quasiment plus mangé depuis quinze jours. Impossible d'ingurgiter le moindre aliment, sauf en cas de malaise. Impossible de toucher nos affaires sans m'effondrer. Impossible d'accepter qu'on puisse continuer à vivre séparément en ayant tout cela en mémoire. C'était monstrueux.

J'ai parlé de rupture aux gens, il a arrêté de parler de break.

Et sans que l'on se concerte, sans que l'on échange ces fameux coups de fil, sans que je reçoive le moindre message en pleine nuit – de ceux qui en disent souvent long –, on a fait une croix sur notre avenir. Comment a-t-on pu en arriver là ?

On ne saura jamais vraiment qui a quitté l'autre. Il est parti parce que j'en savais trop, je l'ai laissé faire au nom du bon sens. Mais, tapie dans nos cœurs, il y a une mélodie qui ne se taira pas. Il faudra simplement apprendre à ne plus l'entendre.

Je ferme la porte de l'appartement, pour la dernière fois. Je tourne la clef dans la serrure et la page sur plus de six ans de ma vie. Sur un cinquième de mon existence.

J'essaie de marcher vers ailleurs, marcher en avant, mais je n'y arrive pas. Alors je fume une cigarette au seuil d'hier. Je décortique la devanture. J'essaie de tout mémoriser. Je nous revois visiter ce lieu un soir d'hiver. Être si heureux d'avoir trouvé un toit qui nous ressemble. Un toit pour un nouveau départ. Le premier choisi à deux.

Je lui envoie un SMS auquel il ne répond pas.  
Je pense à aller m'allonger en travers de la route.  
Mais ma sœur m'attend dans le camion.  
Rien ne sera plus jamais comme avant.



# Hello

*25 mai 2017, 19 h 52*

— Allez, on trinque ?

— Hum, à la tienne.

Je regarde Sabrina parler plus que je ne l'écoute. Son visage capte et renvoie la lumière tamisée des suspensions rondes qui nous entourent. Adele chante « Hello » dans mes oreilles pour la millionième fois – à croire que, où que j'aille, la vie me rappelle que c'est désormais sans lui. Presque deux ans que je mets un pied devant l'autre en me disant qu'il n'y a plus les siens, à côté, en parallèle. Et, ici, à New York, c'est plus éprouvant que jamais, parce que c'était le voyage de nos trois ans. Pourtant, le contexte devrait aider. Je suis là pour la sortie de la traduction de mon dernier roman. Mon éditrice française fait de son mieux pour me distraire mais elle n'est pas dupe : le décor me trouble depuis l'atterrissage. Je me replonge dans mon cosmopolitan, en tripotant le bâton

fluorescent, et tente de donner le change dans cette conversation bancale.

Quinze minutes plus tard, un frisson me parcourt l'épine dorsale. J'ai l'impression d'avoir été frappée par la foudre, en une fraction de seconde. Non, c'est impossible, je dois nécessairement avoir une hallucination. Les réminiscences qui émanent de cette ville me jouent des tours et brouillent mes sens. J'ose tout de même un mouvement de tête à gauche, en direction du bar. Pour vérifier que le rire en cascade qui vient de me renvoyer des années en arrière n'est qu'un mirage. Et, soudain, je remercie le fauteuil sous mes fesses. Debout, je serais assurément tombée. Il est là, sur un tabouret, dans une chemise blanche et un jean brut, face à un homme que je ne connais pas. Sabrina comprend et me saisit la main comme si elle vivait mon ébranlement par procuration. Le temps s'arrête et, quand il se tourne à son tour, par un jeu de hasard qui décide pour nous, les ondes de choc se propagent à distance. Nos yeux s'accrochent, comme si chacun, une fois l'instant de surprise digéré, y cherchait les restes d'une grande histoire.

Le silence s'installe entre Sab et moi, tandis qu'il essaie de faire bonne figure avec M. Personne, whisky contre whisky. Va-t-il sérieusement poursuivre sa soirée en ignorant cette étrange coïncidence ? Ce serait bien son genre, tiens : courage, fuyons ! Ne pas risquer de se laisser pénétrer par une



vague d'émotions. Préférer la course rapide et vaine vers une légèreté éternelle. Punaise, que ça m'agace. Je suis soudain percutée par tous les sentiments que je n'ai jamais traités, comme me l'avait prédit mon médecin : *Si vous mettez tout sous le tapis, un jour, ça vous explosera en pleine figure, Emma*. Est-ce encore lui le détonateur ?

Deux tendances se démarquent dans mon bouillonnement interne. Le désir et la colère. Je crois que c'est logique, ces deux-là n'étant pas incompatibles. Sabrina me propose de quitter les lieux mais je ne peux m'y résoudre, alors je commande une autre tournée de cosmos pour noyer mon chagrin qui vient de prendre cinquante étages sur l'échelle de l'Empire State Building. Vais-je me jeter du 102<sup>e</sup>, me forcer à redescendre – même artificiellement – ou risquer une manœuvre pour atténuer mon vertige ? À deux, on résiste mieux à tout, non ?

— Tu as changé de couleur. Tu es sûre que ça va ?

— Oui, j'ai juste l'impression de voir un fantôme. Et j'aurais préféré que ce soit Casper.

Après avoir supplié mon editrice de rentrer seule à l'hôtel, j'avale d'une traite ma quatrième boisson rouge framboise et cherche mon courage au fond de la mer agitée. L'inconnu est sans doute parti faire un tour aux toilettes et l'ancien amour de ma vie trifouille son téléphone. Est-il à la recherche de mon numéro ? Pas le temps pour ça. Je me lève et m'autorise un mouvement de cheveux, en travaillant ma démarche aérienne sur mes talons aiguilles. Direction le bar. Direction le coup

du sort. Ou le coup de pouce du destin. Je n'en sais encore trop rien.

— Salut toi.

— Salut toi-même.

Il y a un mélange de gêne, d'affection enfouie et d'espoir dans le ton. Du moins, selon mon analyse alcoolisée.

— Tu es ici pour le boulot ?

— Oui, un séminaire annuel de quinze jours. Et toi ?

— Une maison d'édition new-yorkaise a acheté les droits de mon dernier livre et le lancement a lieu après-demain.

— Waouh, c'est génial, Emma. Tu dois être ravie...

Je hais ce « Emma ». On ne s'appelait jamais par nos prénoms à l'époque où nous étions *nous*.

— Je le suis.

— T'as l'air triste pourtant.

— Non.

— Si.

Et voilà, les enfants sont de sortie. *Oui, non, toi-même*. Nous avons souvent eu cinq ans ensemble. C'était à la fois tendre, beau et insupportable. Comment prendre des responsabilités d'adultes quand on se cache derrière nos masques de gamin ?

— Et toi, tu n'es pas chamboulé de tomber sur moi ?

Je sens son regard balayer mon corps comme il ne le faisait plus depuis trop longtemps. Il cherche

ses mots, je le connais par cœur. Il ne veut pas se dévoiler vraiment avant d'avoir vu mon jeu.

— Ça me fait plaisir de te voir.

Je souris bêtement et sens mes fossettes en pleine exagération. Satanée vodka. Et voilà M. Personne qui revient, nous laissant interdits. Comment mettre des mots sur ce moment ? Encore plus auprès d'un tiers ?

— Greg, je te présente Emma. Mon... Euh, ça fait des mois que l'on ne s'est pas vus.

Heureusement qu'il a ravalé le qualificatif.

— Ah, c'est top de se croiser à l'étranger ! Vous devez avoir des choses à vous dire et je suis claqué... On se voit en réunion demain matin, Dorian ?

Parfait.

— Tu veux boire quelque chose ? me lance-t-il, sourcils avenants et voix affirmée.

— On est déjà bien entamés, mais pourquoi pas... Je vais rester sur le cosmo et...

— ... moi sur le whisky.

Je détaille les expressions sur son visage, à la recherche d'un signe. Suis-je cinglée ? N'ai-je pas assez souffert ? N'ai-je pas compris la leçon ? Il faut croire qu'à cet instant, le désir l'emporte sur la colère.

— Tu es heureux ?

— C'est direct comme question ! Tu n'as pas plutôt envie de me raconter ce qui se passe pour toi ici ?

Hop, une pirouette. Rien d'étonnant pour un équilibriste professionnel.

— Je te l'ai dit, mon roman s'expatrie. Mais tu ne l'as pas lu, je suppose.

— Si.

— Et ?

— Honnêtement, j'étais étonné que tu ne m'aies pas donné un rôle... de méchant.

J'hésite entre le rire et la baffé. Pour qui se prend-il ? Bien sûr que j'y ai songé, mais qu'il l'ait imaginé, ça me cloue.

— Tu n'es pas le centre de l'univers.

— J'étais le centre du tien pourtant.

Quel culot ! Quand il est piqué, il brandit son dard du tac au tac.

— On a déjà fait le tour de ces questions-là.

— Hum, la preuve que non, fait-il en désignant notre coin de bar. Sinon pourquoi tu serais venue me saluer ?

— Parce qu'on n'est pas des machines. On a une mémoire et des réactions très... trop instinctives.

— Je serais aussi venu te voir si tu ne l'avais pas fait. J'attendais juste d'être seul...

\*

Une heure plus tard, l'ambiance a pris un tournant tout à fait différent, aidée par notre propension à avoir l'alcool... sensuel. Ses mains m'ont

rattrapée en pleine chute de tabouret et le contact des peaux a fait le reste. Je crois que des corps qui ont partagé tant d'années, d'orgasmes et de cicatrices ne s'oublient jamais.

— Viens, mon hôtel n'est pas loin.

— On ne peut pas...

— Si on peut, *darling*. On peut tout.

Un homme aurait retenu « on peut », la femme que je suis retient « tout ». La promesse, plutôt que l'invitation.

En effet, on ne pouvait pas être plus près de sa chambre, à un bloc du bar. Était-ce écrit ? J'essaie de ne pas m'emballer après ces minutes de promenade main dans la main. Je m'éclipse dans la somptueuse salle de bains et reste un temps face au miroir. Est-ce bien raisonnable ? Il pousse la porte sans gêne, comme si notre ancienne intimité lui octroyait ce droit. Et avant de percevoir dans mes yeux les questions qui fusent, il m'enserre la taille. Je m'abandonne à son odeur enivrante, parfum que j'avais choisi pour lui il y a des années. Et on roule sur la pièce centrale, lit rond à la fois prétentieux et excitant. Sa bouche a le même goût qu'hier et son ardeur ressemble à celle de notre première danse. Je finis par mettre mon cerveau en pause pour donner le pouvoir à mon corps. Que ce soit un autre début ou une nouvelle fin, je veux qu'il se souvienne de moi comme d'un catalyseur de sensations fortes. Ses mains retrouvent leurs marques, mais m'emmènent aussi ailleurs. Ailleurs, c'est bon signe, non ?

Il m'embrasse plus qu'avant, cherche le réflecteur dans mes yeux, donne du rythme à la course. Rien, dans cet ébat improbable, n'évoque la lassitude d'une relation désabusée. Je prends un plaisir intense à l'entendre gémir et mon souffle court n'espère pas la chute. Je voudrais rester là, dans cette osmose, sans l'ultime montée qui n'appelle que l'inévitable descente.

On finit toutefois par tomber dans les bras l'un de l'autre après avoir cédé à la puissante décharge d'endorphines. Il n'y a rien d'étrange, tout est évident et naturel. Si on m'avait dit en arrivant à New York que je blottirais ma tête dans ce creux d'épaule que j'ai autant aimé que haï, j'aurais sûrement eu plus d'entrain à l'aéroport.

— Tu m'as manqué, mon hirondelle.

Voilà mon surnom qui vient caresser mes oreilles avec ce verbe lourd de sens. Je tressaille de satisfaction. Bien sûr que je suis au bon endroit, au bon moment, et que la vie est une question de timing.

— Toi aussi, *baby*.

Je regarde ses paupières glisser sur ses yeux bleus et je ne cherche pas le sommeil. Je touche ses cheveux bruns, je me cramponne à cette position entrelacée, je me pince aussi. Rien ne semble travestir la réalité. Après l'enfer et la traversée du désert, serions-nous à nouveau au seuil du paradis ? J'entends d'ici ma meilleure amie me hurler que je suis indécrottable, que si la porte est fermée, c'est le moment de songer à la fenêtre, vite. Au diable

Estelle ! Elle ne pourrait pas comprendre. Seuls les protagonistes d'une histoire d'amour peuvent en saisir l'essence.

Je me réveille dans un sourire. J'ai rêvé de nos deux noms réunis sur une boîte aux lettres. Image tendre, mais qui n'égale pas celle de Dorian, tête contre paume, tourné vers moi, en pleine contemplation.

— Bonjour toi.

— Bonjour...

— Toi-même.

On rit. Lascivement.

— Tu es toujours aussi belle quand tu dors.

— Merci. Moi aussi, je t'ai regardé cette nuit.

— Ah oui ?

— Oui, vraiment.

— Mais dis donc, quand on préfère scruter que dormir, ça veut dire que... ?

— Que quoi ?

— Ben je ne sais pas, j'attends que tu finisses ma phrase, mon hirondelle.

Je roule les yeux au ciel. Il lance les perches ou les filets, mais attend toujours que je pose les pierres.

— Hum, ça veut dire qu'on est amoureux ?

Il dévoile ses dents droites et remue ses fossettes. Moi je manque de m'étouffer avec mes propres mots.

— Oui, quelque chose du genre. Eh, viens par là. Arrête de mater le sol, tu n'as pas dit de bêtise.

Je suis bien avec toi. Je ne m'y attendais pas non plus, tu sais.

Je me ressaisis et enfle mon pantalon en cuir d'hier soir et mon pull bleu électrique.

— Tu as froid ?

— Un peu.

— Je vais te réchauffer... après le petit déjeuner.

Il se lève, moulé dans son caleçon, avec ses cuisses robustes et rassurantes et ce petit cul auquel il fait bon s'agripper. En saisissant le combiné sur la table, il me jette une œillade complice.

— Oui, bonjour, c'est la chambre 509. Je voudrais commander un room-service. Oui, tout à fait. Alors, un café noir et un allongé avec une pointe de lait, des tartines de pain complet... Ah oui, complet vraiment. Avec de la confiture de fraise et du beurre. Et des œufs brouillés au bacon. Oh, et deux muffins au chocolat aussi. Voilà... Oui, merci.

Je suis scotchée. Il n'a rien oublié. Et il a pris les devants non pas pour décider à ma place, mais simplement parce qu'il sait tout ce que je n'ai pas besoin de lui rappeler. Après avoir lancé sur son smartphone « Just the way you are », notre chanson de Bruno Mars, il s'évanouit dans la salle de bains, pendant que je cogite en tailleur sur le lit. Pourquoi ne lui ai-je pas pardonné cette incartade à l'époque ? Nous sommes tellement faits l'un pour l'autre. Cette fille, cette Margaux, c'était une passade. J'ai atrocement souffert de sa trahison, mais le pardon



n'aurait-il pas été plus tendre que le manque ? Bien sûr, il ne s'était pas assez battu à ce moment-là. Mais j'aurais pu trouver la force pour deux.

Le refrain vient me coller des papillons dans ce ventre qui ne connaissait plus que le poids du vide. C'est tellement agréable. J'ai l'impression de respirer pour la première fois depuis longtemps. Et cette sensation me prouve à moi-même que les dés ne sont jamais jetés. Que j'ai eu tort de vouloir faire table rase d'un passé qui fait autant partie de moi que mes bras et mes jambes.

— Oh toi, tu te tritures la ciboulette ?

Je pouffe. Nos expressions improbables m'avaient manqué, elles aussi.

— Mais non, j'écoute Bruno Mars.

— Tu fais quoi aujourd'hui ?

— J'ai un rendez-vous à 15 heures, avec le boss de la maison d'édition.

— Bien. Et tu fais quoi ces prochains mois ?

— Je ne sais pas... Je suis avec toi ?

— Bonne réponse !

Il m'attrape les joues et glisse sa langue contre la mienne. C'est chaud et doux à la fois. Je m'approche encore plus près pour sentir son torse. J'aurais presque envie de zapper l'éditeur, le roman et Sabrina pour ne pas quitter ce cocon.

La livraison du petit déjeuner interrompt notre élan. Dorian se dresse pour laisser entrer l'intrus, parce que c'est pour la bonne cause. Quant à moi,

je replace mes cheveux et les draps par la même occasion.

— Surpriiiiiiiiiise !

Cette voix féminine me sort de ma coquille. Une serveuse française ?

— Dorian, mais...

Pincez-moi ! En relevant la tête, je vois une femme qui gêne le passage de notre plateau-repas. Une femme qui me bloque le plexus solaire, me noue la gorge et creuse une plaie encore ouverte. Margaux, enceinte de cinq ou six mois.

Dorian perd de sa superbe, doublement pris la main dans le sac. Pendant que l'une comptait le surprendre, et que l'autre imaginait un nouvel avenir à deux, lui jouait son meilleur rôle : l'imposteur.



Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP  
à L'Isle-d'Espagnac (16)